

CHAPITRE PREMIER

La patiente qui déçut son médecin

Le don de Hilda Wade était si unique, si extraordinaire, que je pense devoir l'illustrer avant de tenter de le décrire. Mais permettez-moi tout d'abord quelques mots d'explication à propos du Maître.

Jamais je n'ai connu d'homme qui produisît en moi une impression de *grandeur* comme le professeur Sebastian. Et ce n'était pas dû à sa seule prééminence scientifique ; sa force de caractère et son intelligence me frappèrent tout autant que l'étendue de ses succès. Lorsqu'il arriva à l'hôpital Saint-Nathaniel, physiologiste enthousiaste aux yeux exaltés, quoique ayant passé la prime jeunesse, et entreprit, fort de sa personnalité électrique, de nous affirmer que la seule vocation susceptible de nous séduire était de travailler dans son laboratoire, d'écouter ses conférences, d'étudier la maladie et de devenir docteur ès sciences, son enthousiasme contamina plusieurs douzaines d'entre nous. C'était l'évangile des germes qu'il nous prêchait là ; et le germe de son zèle se répandit dans tout l'hôpital : on eût dit la fièvre typhoïde gagnant tous les services l'un après l'autre. En moins de quelques mois, la moitié des internes avaient secoué le joug de la routine médicale pour devenir d'ardents apôtres des méthodes nouvelles.

Couronné autorité suprême européenne en matière d'anatomie comparée, à présent que Huxley¹ n'était plus de ce monde, il avait consacré le crépuscule de sa vie à la médecine proprement dite, une discipline qu'il enrichissait de son immense savoir en matière de zoologie. Son apparence même était saisissante. Grand, mince, raide, doté d'un profil austère qui n'était pas sans évoquer le Cardinal Manning², il symbolisait à merveille cet ascétisme abstrait qui exige, au nom d'un idéal mental, un sacrifice absolu plutôt qu'une forme quelconque d'abnégation religieuse. Trois années de voyages en Afrique lui avaient tanné la peau pour la vie. Ses cheveux tombaient sur ses épaules en longues mèches argentées, accentuant par leurs ondulations le volume de son crâne. Son visage pâle était glabre, à l'exception d'une fine moustache aux poils drus qui soulignait la profondeur de ses yeux d'aigle, enfoncés dans leurs orbites, et l'intelligence appuyée de ses traits. Sous certains aspects, sa contenance me rappelait souvent le Dr Martineau³ ; à d'autres moments, je pensais au visage en lame de couteau de son grand prédécesseur, le Pr Owen⁴. Où qu'il allât, il ne manquait jamais d'attirer les regards. À Paris, on le prenait pour le chef des socialistes russes ; en Russie, on l'accusait d'être un émissaire des nihilistes. Et on n'était pas loin du compte — en théorie ; car le visage rude et sévère de Sebastian était avant toute chose celui d'un homme tout entier absorbé par une passion transcendant toutes les autres : la soif sacrée du savoir, qui avait englouti tout son être.

Il était bien ce qu'il semblait être : l'homme le plus focalisé que j'eusse jamais connu. Et quand je dis focalisé, ce n'est pas une figure de style. Il avait un objectif à atteindre — l'avancement de la science — et il maintenait le cap sur lui, sans regarder à droite ni à gauche, pour quelque raison que ce fût. À un millionnaire américain qui lui faisait remarquer un jour, à propos d'un ingénieux dispositif de sa conception : « Si vous preniez le temps de perfectionner cet engin et d'en déposer le brevet, professeur, je pense que vous gagneriez autant d'argent que j'en possède », Sebastian avait répliqué d'un ton dédaigneux : « Mon temps est trop précieux pour que je le perde à faire de l'argent. »

Ainsi donc, lorsque Hilda Wade me dit en faisant ma connaissance qu'elle aurait aimé entrer à Saint-Nathaniel comme infirmière « pour être près de Sebastian », je n'en fus

¹ Thomas Huxley (1825-1895), biologiste, ami de Darwin, fondateur d'une dynastie de scientifiques et d'intellectuels.

² Henry Manning (1808-1892), prélat anglican converti au catholicisme, il devint archevêque catholique de Westminster.

³ James Martineau (1805-1900), philosophe religieux anglais.

⁴ Richard Owen (1804-1894), biologiste, anatomiste et paléontologiste anglais, inventeur du mot « dinosaure ».

nullement étonné. Je la pris au mot. Quiconque s'était engagé sérieusement dans la science médicale, si humble fût sa position dans la hiérarchie, désirait ardemment se rapprocher de notre Maître — boire à la fontaine de son esprit, profiter de ses aperçus si lucides, de son expérience si étendue. L'homme de Saint-Nathaniel révolutionnait la pratique de la médecine ; et ceux qui souhaitaient se trouver à l'avant-garde du progrès étaient naturellement soucieux de s'inscrire dans son sillage. Par conséquent, il ne m'étonnait guère que Hilda Wade, qui possédait le plus extraordinaire don de la gent féminine — je veux parler de l'intuition —, fût en quête d'une place aux côtés du célèbre professeur, connu de son côté pour posséder l'équivalent masculin de cette qualité — à savoir l'instinct du diagnostic.

Je ne compte pas vous présenter Hilda Wade à proprement parler : vous apprendrez à la connaître à mesure que je raconterai mon histoire.

J'étais l'assistant de Sebastian et, grâce à mes recommandations, Hilda Wade obtint bientôt le poste qu'elle convoitait. Avant longtemps, toutefois, je finis par soupçonner que ce n'était pas uniquement pour des raisons scientifiques qu'elle avait souhaité se rapprocher de notre Maître vénéré. Celui-ci, il faut le reconnaître, reconnut tout de suite sa valeur en tant qu'infirmière ; non seulement il m'assura que c'était une excellente assistante, mais il admit en outre que sa subtile connaissance du tempérament d'autrui lui permettait parfois d'aboutir aux mêmes résultats que le raisonnement scientifique et analytique grâce auquel lui-même déterminait la nature d'un cas et son probable développement. « La plupart des femmes, me confia-t-il, n'ont pas leur pareil pour déchiffrer *l'émotion du moment* ; un visage qui s'ombrage, un souffle qui se suspend, une main qui tremble, autant d'indices qui leur permettent de juger avec une acuité surprenante de l'effet sur une personne de paroles ou d'actes donnés. Il nous est impossible de leur dissimuler nos sentiments. Mais elles sont moins aptes à juger du caractère fondamental de leur sujet. Elles ignorent ce qu'est Mrs. Jones mais savent ce qu'elle pense ou ressent — là réside leur plus grand succès en matière de psychologie. La plupart des hommes, au contraire, se laissent guider dans la vie par des *faits* — des signes, des symptômes, des données. Mais cette femme, l'Infirmière Wade, se place à mi-chemin entre les deux sexes — sur le plan mental, s'entend. Elle identifie le *tempérament* — la forme d'un caractère et ses actes les plus probables — avec un succès que je n'ai jamais observé avant ce jour. À cet égard, et dans les limites d'une stricte supervision, je considère cette faculté comme un outil précieux pour un praticien de la science médicale. »

Bien que Sebastian ait entretenu un préjugé favorable à l'égard de Hilda Wade — un joli minois ne manque jamais de séduire —, je vis bientôt que cette dernière, par contraste avec le reste de l'hôpital, ne le portait pas nécessairement dans son cœur. « Il est extraordinairement compétent », disait-elle quand je ne tarissais pas d'éloges sur le Maître ; mais jamais je ne parvins à lui arracher d'autres compliments. Tout en reconnaissant le caractère titanesque de l'esprit de Sebastian, jamais elle ne consentait à lui dispenser quoi que ce fût qui ressemblât à de l'admiration. L'appeler « le prince des physiologistes » était à mon avis insuffisant. J'aurais voulu qu'elle s'exclamât : « Je l'adore ! Je le vénère ! C'est une gloire, une merveille ! »

Par ailleurs, je constatai assez vite que Hilda Wade soumettait Sebastian à une surveillance discrète mais intensive. Les yeux vifs, éveillés, qu'elle braquait sur lui étaient ceux d'un chat guettant un trou de souris ; elle l'observait avec une attention de tous les instants, comme si elle s'attendait à le voir agir d'une façon totalement imprévue par le reste d'entre nous. Peu à peu, je me rendis compte que Hilda Wade était littéralement venue à Saint-Nathaniel « pour être près de Sebastian », ainsi qu'elle-même l'avait formulé. Si douce, si aimable fût-elle en général, elle devenait pour ce qui était de Sebastian pareille à un détective à l'œil de lynx. Elle visait un objectif, compris-je, presque aussi abstrait que celui de Sebastian — un but auquel elle avait consacré sa vie avec autant de détermination que lui avait consacré la sienne à l'avancement de la science.

« Pourquoi est-elle devenue infirmière, au fait ? demandai-je un jour à son amie Mrs. Mallet. Elle ne manque pas de ressources et semble même assez riche pour n'avoir pas à gagner sa vie.

— Oh ! mon Dieu, oui, répondit Mrs. Mallet. Elle est tout à fait indépendante ; elle touche même une petite pension — six ou sept cents livres par an — et elle pourrait choisir la société qui lui plaît. Mais cela fait des années qu'elle s'est fixé cette mission ; comme elle n'avait pas l'intention de se marier, disait-elle, il lui fallait bien se trouver un travail. C'est la maladie des jeunes filles d'aujourd'hui. La sienne l'a conduite à devenir infirmière.

— En règle générale, hasardai-je, quand une jolie fille déclare ne pas vouloir se marier, il s'agit d'une remarque prématurée. Cela signifie seulement...

— Oh ! oui, je sais. Toutes les jeunes filles disent cela ; c'est une réplique obligatoire dans le répertoire de la modestie féminine. Mais avec Hilda, c'est différent. Et la différence... c'est qu'elle parle sérieusement.

— Vous avez raison. Elle parle sérieusement, en effet. Mais je connais au moins un homme... » Car je l'admirais grandement.

Mrs. Mallet secoua la tête en souriant. « Inutile, Dr Cumberland. Hilda ne se mariera jamais. Ou du moins, pas avant qu'elle n'ait atteint ce mystérieux objectif qu'elle semble s'être fixé et dont elle ne parle à personne — même pas à moi. Mais j'ai ma petite idée sur la question.

— À savoir ?

— Oh ! je n'ai pas deviné sa nature exacte — je n'ai rien d'un Œdipe ; j'ai simplement deviné son existence. Mais, quoi que ce soit, Hilda y a consacré sa vie. Je suis sûre qu'elle est devenue infirmière pour parvenir à ce but. Et dès le début, j'en suis sûre, son intention était d'aller à Saint-Nathaniel. Elle ne cessait de nous houspiller pour que nous la présentions au Dr Sebastian ; et quand elle a fait votre connaissance chez mon frère Hugo, cela ne devait rien au hasard ; elle a demandé à être assise à vos côtés dans l'espoir de vous convaincre d'user de votre influence pour la faire accepter par le professeur. Elle mourait d'envie d'aller là-bas.

— Voilà qui est étrange, songeai-je à haute voix. Mais d'un autre côté... les femmes sont des êtres inexplicables !

— Et, de ce point de vue, Hilda est la quintessence de la féminité. Même moi, qui la connais depuis des années, je ne puis affirmer la comprendre. »

Quelques mois plus tard, Sebastian entama des recherches sur un nouvel anesthésique. C'était un programme merveilleux, qui promettait des résultats fabuleux. Douze mois durant, tout le personnel de Nat — surnom affectueux que nous avons donné à Saint-Nathaniel — bourdonna d'excitation.

C'était par accident que le professeur avait eu vent de la première ébauche de son composé. Son ami le prosecteur adjoint de la Zoological Society avait préparé une potion à administrer à un raton laveur malade et, suite à une erreur de manipulation, s'était trompé dans un dosage. (C'est volontairement que j'ometts de préciser les ingrédients, car ce sont des produits faciles à se procurer en pharmacie, inoffensifs pris séparément mais dont le mélange forme l'un des poisons organiques les plus difficiles à déceler. Je ne souhaite pas apporter une aide involontaire à des criminels en puissance.) Le composé obtenu par le prosecteur adjoint plongea l'animal dans un sommeil de type inconnu à ce jour. Le raton laveur resta endormi durant trente-six heures, sans que l'on réussît jamais à le réveiller, que ce fût en lui tirant la queue ou en lui tordant les poils. Voilà qui était nouveau en matière de narcotique ; Sebastian fut donc prié de venir examiner l'animal endormi. Il proposa de procéder à une opération sur le raton laveur tant que durerait l'influence de la drogue, à savoir l'ablation d'une tumeur que l'on jugeait à l'origine de son affection. On fit venir un chirurgien, qui localisa la tumeur et l'excisa, et, à la surprise générale, l'animal continua de dormir paisiblement dans la paille pendant cinq heures supplémentaires. Puis il se réveilla, s'étira comme si de rien n'était, et, quoique affaibli par la perte de sang, s'empressa de manifester un fort bel appétit. Il dévora tout le maïs qu'on lui avait servi pour le petit déjeuner et en exigea une ration supplémentaire en adoptant un comportement des plus éloquent.

Sebastian était ravi. Il était persuadé d'avoir découvert une drogue qui, à terme, remplacerait le chloroforme — un anesthésique à l'effet plus durable et présentant moins de danger pour l'équilibre de l'organisme. Comme on devait lui trouver un nom, il le baptisa

« léthodyne ». C'était l'anesthésique le plus puissant jamais inventé.

Au cours des semaines suivantes, on n'entendit à Nat que le mot de léthodyne. Les patients tantôt guérissaient, tantôt périssaient ; mais leur mort comme leur guérison n'étaient que brouillilles comparées à la léthodyne. Un anesthésique susceptible de révolutionner la chirurgie, voire la médecine ! La voie royale dans la lutte contre la maladie, n'occasionnant aucune gêne au médecin ni aucune douleur au patient ! La léthodyne, c'était l'avenir. Nous étions tous ivres de léthodyne.

Plusieurs mois furent nécessaires à Sebastian pour observer pleinement le nouveau composé. Il avait commencé par un raton laveur ; il poursuivit, tout naturellement, avec les misérables boucs émissaires de la physiologie, à savoir des lapins domestiques. Non qu'il eût envisagé de se livrer sur eux à des expériences douloureuses ; il se contenta d'administrer la drogue à un peu plus d'une douzaine de spécimens jeunes et sains... qui s'endormirent paisiblement pour ne plus jamais se réveiller. Cet étrange résultat le déconcerta grandement. Il fit une nouvelle expérience avec un raton laveur, auquel il administra une dose plus faible ; l'animal dormit comme une souche pendant quinze heures, après quoi il se réveilla frais et dispos. Sebastian repassa aux lapins, diminuant régulièrement les doses qu'il leur administrait. En vain : les pauvres bêtes périssaient à l'unanimité, jusqu'à ce que la dose devînt si faible qu'elle échouait à les endormir. Apparemment, il n'y avait pas de demi-mesure : pour le lapin, la léthodyne était fatale quand elle n'était pas inopérante. Il en allait de même avec les moutons, ainsi qu'on le constata. La nouvelle drogue tuait ou ne faisait rien.

Je ne vous imposerai pas en détail l'ensemble des recherches de Sebastian ; les curieux en trouveront l'exposé complet dans le volume 37 des *Philosophical Transactions of the Royal Society*. (voir aussi les *Comptes rendus de l'Académie de médecine*, tome XLIX, pp. 72 sq.) Je me limiterai ici aux éléments en lien direct avec l'histoire de Hilda Wade.

« À votre place », dit-elle au professeur un beau matin, alors qu'il s'étonnait de ses résultats contradictoires, « je testerais la drogue sur un faucon. Si je peux hasarder une suggestion, je pense que vous constaterez que le faucon se remet.

— Ma parole ! » s'exclama Sebastian. Mais il avait une telle confiance dans le jugement de l'Infirmière Wade qu'il se procura un couple de faucons et leur administra le composé. Chacun d'eux eut droit à une forte dose et, à l'issue d'un sommeil qui dura plusieurs heures, se réveilla dans une forme éblouissante.

« Je vois le principe, s'écria le professeur. C'est une question de régime. Les carnivores et les oiseaux de proie peuvent absorber de la léthodyne sans dommage ; pour les herbivores et les frugivores, elle est mortelle. L'homme, par conséquent, étant en partie carnivore, devrait plus ou moins la supporter. »

Hilda Wade se fendit d'un sourire de Sphinx. « Ce n'est pas tout à fait cela, déclara-t-elle. Un chat ne la supportera pas, j'en suis sûre ; tout du moins un chat domestique. Mais elle ne tuera pas une fouine. Pourtant, ces deux animaux sont carnivores.

— Cette jeune femme en sait trop ! » murmura Sebastian à mon intention, alors que Miss Wade regagnait le long couloir blanc de sa démarche souple et discrète. « Nous serons obligés de l'éliminer, Cumberledge... Mais, sur ma vie, je vous parie qu'elle est dans le vrai. Cela dit, je me demande comment elle a fait pour deviner !

— L'intuition », répondis-je.

Il eut une moue dubitative qui fit ressortir sa lèvre inférieure. « Disons plutôt inférence, rétorqua-t-il. La prétendue intuition féminine n'est autre qu'une forme d'inférence, rapide et à demi inconsciente. »

Il était si obnubilé par son sujet, si entraîné par son ardeur scientifique, que, malheureusement, il s'empessa d'administrer une forte dose de léthodyne aux deux chattes persanes de l'Infirmière en chef, qui régnaient sur son bureau et faisaient la joie des convalescents. C'étaient deux sultanes particulièrement indolentes — des joyaux du harem — des beautés orientales qui n'aimaient rien tant que se prélasser au soleil et se rouler en boule devant la cheminée, consacrant toute leur vie à paresser sans vergogne. Et, étrangement, la prophétie de Hilda Wade s'accomplit. Zuleika s'installa confortablement sur le fauteuil du professeur et plongea dans un profond sommeil dont jamais elle n'émergea ;

tandis que Roxana rencontra son destin sur la peau de tigre qu'elle aimait tant et où, après avoir fait un tour sur elle-même, elle passa sans s'en rendre compte de cette vie de rêve à une vie sans rêves. Sebastian prit note de ces faits avec dans l'œil une lueur de tranquille satisfaction, puis déclara à l'Infirmière en chef, non sans une certaine sécheresse, que ses chéries avaient été « canonisées par la science et figuraient au panthéon des martyrs sacrifiés au nom de l'avancement de la physiologie ».

Les fouines auxquelles il administra une dose équivalente se réveillèrent au bout de six heures, aussi agitées que des criquets. De toute évidence, le régime carnivore ne suffisait pas à expliquer le phénomène, Roxana ayant traqué la souris avec alacrité.

« Votre conclusion ? » demanda Sebastian à notre sibylle avec sa sécheresse coutumière.

Une fierté bien pardonnable rosissait les joues de Hilda. Le grand homme daignait demander son aide. « J'ai fait une analogie avec le chanvre indien, répondit-elle. Il s'agit de toute évidence d'un narcotique très proche, quoique plus puissant. Chaque fois que vous m'avez demandé de donner du chanvre indien à des patients de tempérament morose ou agité, j'ai remarqué que même une petite dose pouvait produire un effet marqué et que les séquelles étaient souvent indésirables. Mais lorsque l'on prescrit du chanvre indien à des patients nerveux, voire imaginatifs, ils en supportent une forte dose et on n'observe chez eux aucune séquelle durable. Moi qui suis d'humeur changeante, par exemple, je peux absorber de fortes quantités de chanvre indien sans être malade, alors que dix gouttes suffisent à rendre ivre d'excitation un paysan amorphe — parfois jusqu'à la folie homicide. »

Sebastian opina. Cette explication lui suffisait. « Vous avez mis le doigt dessus, dit-il. Cela crève les yeux. La bonne vieille antithèse ! Tous les hommes, et tous les animaux, se divisent grosso modo en deux catégories : les passionnés et les indifférents, les vifs et les flegmatiques. Je comprends mieux maintenant. La léthodyne est un poison pour les patients flegmatiques, qui n'ont pas assez de ressources intérieures pour se réveiller sans dommage ; elle est relativement inoffensive pour les patients à l'esprit vif, qui peuvent rester endormis durant plusieurs heures mais ont suffisamment de vitalité pour survivre à leur coma et se remettre d'aplomb une fois qu'ils en sont sortis. »

À mesure qu'il discourait, je compris que cette explication était la bonne : les lapins atones, les chattes paresseuses et les moutons stupides étaient morts sur le coup ; le raton laveur curieux, le faucon rapide et les fouines nerveuses, tous ces animaux à l'esprit vif et alerte, actifs et éveillés, s'étaient vite rétablis.

« Oserons-nous tenter l'expérience avec un sujet humain ? » demandai-je d'une voix hésitante.

Hilda Wade répondit avec sa vivacité coutumière : « Oui, bien sûr ; en choisissant les patients avec soin. Moi-même, je suis prête à essayer.

— Vous ? m'écriai-je, prenant soudain conscience de l'importance qu'elle avait pour moi. Oh ! non, je vous en prie, Infirmière Wade. Choisissons quelqu'un d'autre... de moins précieux. »

Sebastian me gratifia d'un regard glacial. « L'Infirmière Wade se porte volontaire, dit-il. Pour la cause de la science. Qui oserait l'en dissuader ? Voyons... votre dent ? Oui, oui. Une excuse parfaite. Vous vouliez la faire extraire, Infirmière Wade. Wells-Dinton vous opérera. »

Sans hésiter un instant, Hilda Wade s'assit dans un fauteuil et prépara une dose du nouvel anesthésique, calculée par rapport à celle du raton laveur en fonction de leur différence de poids. Nul doute qu'une certaine anxiété se lisait sur mon visage, car elle se tourna vers moi pour m'adresser un sourire plein d'assurance. « Je connais ma constitution, dit-elle avec un regard qui m'alla droit au cœur. Je ne crains absolument rien. »

Quant à Sebastian, il lui administra la drogue avec autant d'indifférence que si elle avait été un lapin. Son détachement tout scientifique faisait depuis longtemps l'admiration de ses jeunes collègues.

Wells-Dinton empoigna ses tenailles. La dent sortit comme si la patiente était un bloc de marbre. Il n'y eut ni cri ni mouvement, comme cela se produit lorsqu'on utilise du

protoxyde d'azote. Selon toute apparence, Hilda Wade n'était qu'une masse de chair sans vie. Nous l'entourâmes pour observer la suite. Je tremblais de terreur. Et, sur le visage blême de Sebastian, que seule la curiosité scientifique pouvait animer d'ordinaire, je perçus des signes d'anxiété.

Au bout de quatre heures d'un profond sommeil — entre la vie et la mort, eût-on dit en entendant son souffle —, elle revint lentement à elle. Une demi-heure de plus, et elle était tout à fait réveillée ; elle ouvrit les yeux et demanda un verre de vin du Rhin, avec des huîtres ou une tranche de rôti.

Le soir, à six heures, elle se sentait en état de reprendre son travail comme si de rien n'était.

« Sebastian est un homme merveilleux, lui dis-je comme j'entrais dans son service durant ma ronde de nuit. Son détachement ne cesse de m'étonner. Savez-vous qu'il vous a observée pendant que vous dormiez, comme si rien n'était anormal ?

— Son détachement ? répéta-t-elle à mi-voix. Ou sa cruauté ?

— Sa cruauté ? fis-je, atterré. Sebastian, cruel ! Quelle idée, Miss Wade ! Enfin, il a consacré toute sa vie à lutter contre la souffrance. C'est le plus grand apôtre de la philanthropie !

— De la philanthropie ou de la science ? Cherche-t-il à abolir la souffrance ou à découvrir tout ce qu'on peut savoir du corps humain ?

— Allons ! allons ! m'écriai-je. Vous poussez trop loin l'analyse. Je ne me laisserai pas détourner de Sebastian, même par vous. » Elle rougit comme je prononçais ces mots ; j'en aurais presque conclu qu'elle m'aimait. « C'est la plus grande cause d'enthousiasme que je connaisse — considérez tout ce qu'il a déjà accompli au nom du genre humain ! »

Elle me fixa d'un œil inquisiteur. « Je ne dissiperai pas votre illusion, déclara-t-elle au bout d'un temps. Elle est aussi noble que généreuse. Mais n'est-elle pas en grande partie fondée sur un visage d'ascète, de longs cheveux blancs et une moustache dissimulant le pli cruel de la bouche ? Oui, cruel, je vous l'assure. Je vous le montrerai un jour. Coupez ces longs cheveux, rasez cette moustache drue... et que vous reste-t-il ? » Elle esquissa un profil. « Ceci », dit-elle en me montrant le résultat. On eût dit le visage de Robespierre, durci et vieilli, sillonné de rides. Elle avait saisi l'essence de Sebastian, je dus le reconnaître.

Le lendemain, le professeur insista pour essayer la léthodyne sur sa propre personne. Tout le personnel de Nat s'efforça de l'en dissuader. « Votre vie est si précieuse, monsieur ; pensez à l'avancement de la science ! » Mais le Maître demeura inflexible.

« La science n'avancera que si des hommes de science risquent leur vie pour elle, répondit-il d'un air sévère. Et puis, l'Infirmière Wade a déjà surmonté l'épreuve. Dois-je me montrer moins ardent qu'une femme à faire progresser la cause de la physiologie ?

— Qu'il essaie donc, me murmura Hilda Wade. Il a raison. Cela ne lui fera aucun mal. Comme je le lui ai déjà dit, il est doté du tempérament idéal pour accepter cette drogue. De telles personnes sont rares — *il* est du nombre. »

Nous administrâmes la dose en tremblant. Sebastian ne broncha pas puis s'endormit instantanément, car la léthodyne est à cet égard aussi efficace que le protoxyde d'azote.

Il dormit un long moment. Hilda et moi l'observions.

Après qu'il eut reposé quelques minutes, inconscient sur le lit où nous l'avions installé, Hilda se pencha doucement sur lui et souleva les pointes de sa moustache. Puis elle pointa sur ses lèvres un doigt accusateur. « Je vous l'avais bien dit, murmura-t-elle d'une voix un rien triomphale.

— Il y a quelque chose de sévère, voire d'inflexible, dans ses traits et dans le dessin de ses lèvres, je vous l'accorde, avouai-je à contrecœur.

— C'est pour cela que Dieu a donné une moustache à l'homme, murmura-t-elle d'un air songeur ; pour dissimuler le pli cruel de ses lèvres.

— Pas *toujours* cruel, protestai-je.

— Tantôt cruel, tantôt rusé, tantôt sensuel ; mais, neuf fois sur dix, heureusement que la moustache est là pour le cacher.

— Vous avez une fort mauvaise opinion de nous !

— La Providence ne s'est pas trompée. C'est elle qui vous a donné des moustaches. Afin que nous autres, pauvres femmes, ne vous voyions pas tels que vous êtes. En outre, j'ai dit "neuf fois sur dix". Il y a des exceptions — et heureusement ! »

Réflexion faite, je n'étais pas sûr de vouloir contester ses estimations.

L'expérience fut de nouveau couronnée de succès. Sebastian sortit du coma au bout de huit heures, un peu moins frais que Hilda Wade, peut-être, mais raisonnablement vif quoique souffrant d'une légère migraine. Il n'avait pas faim. Hilda Wade secoua la tête à cette nouvelle. « Ce produit ne sera utile que dans très peu de cas, me dit-elle d'un air de regret ; et ces cas devront être sélectionnés avec soin par un observateur des plus attentif. La résistance au coma est bel et bien une question de tempérament, encore plus que je ne le croyais. Voyez : même un homme aussi passionné que le professeur a du mal à se remettre. Chez un patient de tempérament léthargique, ce sera encore plus difficile.

— Vous le jugez donc passionné ? dis-je. La plupart des gens le disent froid et sévère. »

Elle secoua la tête. « C'est un volcan couronné de neige. Le feu de sa vie brûle avec ardeur au fond de lui. Seul l'extérieur est froid et placide. »

Toutefois, Sebastian entama à partir de ce moment-là un programme d'expériences sur les patients, commençant par leur donner des doses infinitésimales, qu'il s'aventurait parfois à augmenter. Mais seuls son exemple et celui de Hilda donnèrent pleinement satisfaction. Un terrassier stupide et pris de boisson, auquel il n'administra pas plus d'un dixième de grain⁵, resta somnolent pendant une bonne semaine et agité plus longtemps encore ; alors qu'une grosse blanchisseuse de West Ham, qui eut droit à deux dixièmes de grain, s'endormit si vite et se mit à ronfler si fort que nous redoutâmes de la voir suivre les lapins sur la route de l'éternité. Les mères de famille nombreuse, ainsi que nous le notâmes, supportaient fort mal le traitement ; sur les jeunes filles pâles et portées à la consommation, il n'avait aucun effet sensible ; mais seuls de rares patients, au tempérament vif et à l'imagination exceptionnelle, semblaient capables de le supporter. Sebastian était découragé. Il comprit que l'anesthésique ne serait pas à la hauteur des espoirs humanitaires qu'il avait placés en lui à l'origine.

Un jour, alors que le programme de recherche en était arrivé à ce point, une patiente fut admise en observation et Hilda Wade se prit pour elle d'un intérêt particulier. C'était une jeune fille du nom d'Isabel Huntley — grande, mince, les cheveux noirs, dotée d'un esprit vif et imaginatif, avec de grands yeux noirs trahissant une nature passionnée. Quoique franchement hystérique, elle était jolie et agréable. Ses cheveux étaient aussi splendides que luxuriants. Elle se tenait bien droite et avait un port de tête des plus raffiné. Dès qu'elle arriva parmi nous, je vis que l'Infirmière Wade subissait son attirance. Leurs âmes étaient en sympathie. Hilda ne cessait de parler du Numéro 14 — c'était notre façon impersonnelle de désigner les *cas*. « J'aime bien cette jeune fille, me dit-elle. Elle a l'étoffe d'une lady.

— Et elle travaille comme rouleuse de cigarettes », ajouta Sebastian sur le ton du sarcasme.

Comme d'habitude, c'était Hilda Wade qui avait vu juste. Sa description allait au fond des choses.

L'affection dont souffrait le Numéro 14 était rare et fort bizarre, mais je n'ai pas besoin de la décrire avec une précision professionnelle. (Mes confrères intéressés par ce cas trouveront mon compte rendu dans le quatrième volume des *Medical Miscellanies* de Sebastian.) Qu'il me suffise de dire qu'elle souffrait d'une forme de tumeur particulièrement dangereuse, voire létale, mais qui, une fois éliminée suite à une opération chirurgicale extrêmement délicate, ne présentait aucun risque de récurrence, pas plus que l'excision ne laissait de séquelles au sujet. Naturellement, Sebastian était ravi de voir se présenter à lui une si belle occasion. « Un cas splendide ! s'exclama-t-il avec un enthousiasme hautement professionnel. Vraiment, splendide ! Jamais je n'avais vu une tumeur aussi maligne. Nous avons vraiment de la chance. Seul un miracle peut la sauver. Ce miracle, Cumberland, c'est à nous de l'accomplir ! »

Sebastian adorait les cas comme celui-ci. Ils constituaient son idéal. La prolongation

⁵ Soit six milligrammes.

d'une vie de maladie et de souffrance, au détriment du patient et de son entourage, n'emportait guère ses suffrages ; mais quand il avait l'occasion de rendre sa santé à une personne de valeur qui, sans lui, eût couru le risque de mourir avant l'âge, il se félicitait sans ambages d'avoir bien choisi sa vocation. « Quel but plus noble peut-il y avoir pour un homme, disait-il, que de faire revenir un brave homme d'entre les morts, pour ainsi dire, afin de le rendre sain et sauf à la famille qui dépend de lui ? Quoi ! je préfère de loin guérir un honnête mineur blessé à la jambe que d'accorder dix ans de sursis à un vieux lord rongé par la goutte, qui s'attend à ce qu'un mois de Karlsbad⁶ ou de Hombourg⁷ chaque année compense les onze qu'il a consacrés sans réfléchir aux femmes, à la boisson et à la bonne chère. » Il n'avait aucune sympathie pour les fêtards et les jouisseurs ; son cœur allait aux prolétaires.

Bien entendu, Hilda Wade ne tarda pas à suggérer que, étant donné la nécessité urgente d'une opération, le Numéro 14 serait un sujet de choix sur lequel tester une nouvelle fois les effets de la léthodyne. Sebastian, qui l'écoutait tout en fixant la patiente du regard, s'empressa d'abonder dans son sens. « Diathèse nerveuse, remarqua-t-il. Imagination très active. Gestes des mains très caractéristiques. Pulsations rapides, perceptions fines, aucune agitation mais une vitalité marquée. Oui, elle supportera la drogue, je n'en doute pas. »

Nous expliquâmes au Numéro 14 la gravité de son état et les risques d'une anesthésie à la léthodyne. Elle commença par refuser cette dernière. « Non, non, dit-elle, laissez-moi mourir en paix. » Mais Hilda, cet ange de miséricorde, lui murmura à l'oreille : « Si l'opération est une réussite, vous vous rétablirez très vite et... vous pourrez épouser Arthur. »

Le visage de la patiente vira à l'écarlate.

« Ah ! Arthur, s'écria-t-elle. Ce cher Arthur ! Je suis prête à endurer tout ce que vous m'imposerez — au nom d'Arthur !

— Comment avez-vous fait pour découvrir tout cela ? demandai-je à Hilda quelques instants plus tard. Jamais un homme n'y aurait pensé. Et qui est Arthur ?

— Un marin — sur un navire voguant dans les mers du Sud. J'espère qu'il est digne d'elle. Son absence prolongée n'a fait qu'aggraver la maladie. Il est sur le retour à présent. Elle se fait un sang d'encre à l'idée qu'elle ne vivra pas assez longtemps pour lui faire ses adieux.

— Elle vivra assez longtemps pour l'épouser, dis-je avec une assurance inspirée de la sienne, si vous dites qu'elle supportera la drogue.

— La léthodyne... oh ! bien entendu. Mais l'opération proprement dite est extrêmement dangereuse. Toutefois, le Dr Sebastian m'assure qu'il a fait appel au meilleur chirurgien spécialisé de Londres — ils sont fort rares, me dit-il — et que ce Nielsen a déjà six opérations à son actif, dont trois où le patient a survécu. »

Nous administrâmes l'anesthésique. La jeune fille toute tremblante s'endormit aussitôt, la main de Hilda dans la sienne, avec sur les lèvres un pauvre sourire qui ne la quitta pas de toute l'opération, ce qui semblait quelque peu bizarre. L'excision de la tumeur s'avéra être une tâche longue et éprouvante, y compris pour les plus endurcis d'entre nous, mais Nielsen finit par se déclarer totalement satisfait. « Excellent travail ! déclara Sebastian en se tournant vers lui. Permettez-moi de vous féliciter, Nielsen. Jamais je n'ai vu quelqu'un opérer si brillamment et si proprement.

— Une réussite, j'en conviens ! avoua le grand chirurgien, fier d'être ainsi complimenté par le Maître.

— Et la patiente ? demanda Hilda, toute tremblante.

— La patiente ? Oh ! elle ne survivra pas, répondit Nielsen d'une voix indifférente tout en essuyant ses instruments impeccables.

— Ce n'est pas l'idée que je me fais de la médecine », m'écriai-je, choqué par son attitude. « Une opération n'est réussie que si... »

Il me gratifia d'un coup d'œil hautain. « Un certain pourcentage de pertes est inévitable

⁶ Célèbre ville d'eaux, aujourd'hui située en République tchèque et rebaptisée Karlovy Vary.

⁷ Ville d'eaux allemande.

en chirurgie, naturellement. Nous sommes tous obligés de viser une moyenne. Comment pourrais-je conserver ma précision et ma sûreté de geste si je me laissais distraire par des considérations sentimentales sur le sort du patient ? »

Hilda Wade m'adressa en douce un regard de compassion. « Nous la sortirons de là, murmura-t-elle de sa douce voix, si les soins et l'attention peuvent emporter la décision. Vos soins et mon attention. Cette patiente est désormais la nôtre, Dr Cumberlandge. »

Des soins et de l'attention, il en faudrait, en effet. Nous passâmes des heures à son chevet, sans qu'elle ne montrât aucun signe d'amélioration. Elle dormait d'un sommeil plus profond que naguère Hilda et Sebastian. On lui avait administré une forte dose, pour garantir son immobilité — la question était désormais de savoir si elle allait s'en remettre. Heure après heure, nous la veillions, nous l'observions... et pas un signe de mouvement ! Toujours le même souffle lent, laborieux, le même pouls affaibli, irrégulier, la même pâleur mortelle sur les joues naguère hâlées, la même rigidité quasi cadavérique des membres et des muscles.

Finalement, notre patiente frémit légèrement, comme dans un rêve ; son souffle vacilla. Nous nous penchâmes sur elle. Était-ce un râle d'agonie, ou un soupir signalant le réveil ?

Lentement, très lentement, la couleur revint sur ses joues. Ses yeux s'ouvrirent. Ils nous fixèrent comme s'ils ne nous voyaient pas. Ses bras retombèrent le long de ses flancs. L'horrible sourire s'effaça de sa bouche... Nous retînmes notre souffle... Elle revenait à elle !

Mais elle revenait lentement — très, très lentement. Son pouls demeurait faible. Son cœur ralentissait. Nous redoutions à chaque instant de la voir plonger dans l'inanition. Hilda Wade s'agenouilla à ses côtés et porta à ses lèvres une cuillère de gelée de bœuf. Le Numéro 14 poussa un hoquet, suivi d'un long soupir, puis ouvrit la bouche et avala. Hilda pressa de nouveau la cuillère sur ses lèvres, mais la jeune fille l'écarta d'une main tremblante. « Laissez-moi mourir, s'écria-t-elle. Laissez-moi mourir ! Je me sens déjà morte. »

Hilda rapprocha son visage du sien. « Isabel », murmura-t-elle — et le ton de sa voix me donna conscience de l'abîme moral qui séparait « Isabel » de « Numéro 14 ». « Isabel, mangez ceci. Pour l'amour d'Arthur, vous devez manger ceci. »

La main de la jeune fille tressaillit sur le drap blanc. « Pour l'amour d'Arthur ! » répéta-t-elle dans un murmure, les yeux soudain rêveurs. « Pour l'amour d'Arthur ! Oui, ma chère infirmière !

— Appelez-moi, Hilda, je vous en prie ! Hilda ! »

À nouveau, le visage de la jeune fille s'illumina. « Oui, Hilda, ma chère Hilda », répondit-elle d'une voix d'outre-tombe, comme si elle revenait d'entre les morts. « Je vous appellerai comme vous le souhaitez. Mon ange de lumière, vous avez été si bonne pour moi. »

Elle ouvrit la bouche non sans effort et avala lentement une autre cuillère. Puis elle se laissa retomber sur sa couche, épuisée. Mais son pouls devint plus régulier en moins de vingt minutes.

Plus tard, je fis un compte rendu enthousiaste à Sebastian. « Dans un certain sens, c'est une bonne nouvelle, dit-il ; mais... ce n'est pas ce que j'appelle des soins. »

Je me fis la réflexion que je pensais exactement le contraire ; mais je la gardai pour moi. Sebastian n'avait qu'une piètre opinion des femmes. « Un docteur, comme un prêtre, se doit de rester célibataire, déclarait-il. Sa seule épouse, c'est la médecine. » Et il ne supportait pas dans son service ce qu'il appelait une conduite déplacée. Peut-être est-ce pour cette raison que, par la suite, j'évitai de parler de Hilda Wade en sa présence.

Le lendemain, il alla jeter un coup d'œil à la patiente. « Elle va mourir, décréta-t-il d'un air assuré lorsque nous le croisâmes peu après. L'opération l'a beaucoup trop affaiblie.

— Elle a un pouvoir de récupération très élevé, répondit Hilda. C'est courant dans sa famille, professeur. Peut-être vous rappelez-vous Joseph Huntley, qui occupait le lit numéro 67 du service des Accidentés il y a quelque neuf mois — fracture multiple du bras — un aide mécanicien brun, assez nerveux — difficile à contrôler, même... bref, c'était son frère ; il a attrapé la fièvre typhoïde durant son hospitalisation et vous aviez alors remarqué son

étrange vitalité. Et nous connaissons aussi sa cousine, Ellen Stubbs — nous l'avons traitée pour une laryngite chronique — un cas des plus grave — n'importe qui d'autre y aurait succombé — et elle a tout de suite réagi à votre traitement, pour faire ensuite, si je me souviens bien, une remarquable convalescence.

— Quelle mémoire vous avez ! s'écria Sebastian, admiratif malgré lui. C'est tout simplement prodigieux ! De ma vie, jamais je n'avais vu cela... excepté une fois. C'était un homme, un docteur, un de mes collègues — mort il y a longtemps. Mais au fait... » Il considéra Hilda d'un air songeur. Elle détourna les yeux. « Voilà qui est curieux, reprit-il au bout d'un temps. Très curieux. Vous... oui, vous lui ressemblez.

— Ah bon ? » répondit Hilda, d'un calme olympien, en levant les yeux vers lui. Leurs regards se croisèrent. En cet instant, je vis que chacun d'eux recevait une révélation ; et, de ce jour, je sus d'instinct qu'un duel opposait Sebastian et Hilda. Un duel entre les deux personnalités les plus compétentes, mais aussi les plus singulières, que j'eusse jamais rencontrées. Un duel à mort — dont je ne devais comprendre les causes que longtemps après.

Jour après jour, la malheureuse patiente Numéro 14 ne cessait de s'affaiblir. Sa température augmentait ; son cœur ralentissait. Elle semblait s'effacer sous nos yeux. Sebastian secoua la tête. « La léthodyne est un échec, dit-il d'un air chagriné. On ne peut pas s'y fier. Ce cas aurait pu se remettre de l'opération ou de l'anesthésique ; mais il n'a pu résister aux deux combinés. Toutefois, l'opération aurait été impossible sans anesthésique ; et l'anesthésique ne sert à rien s'il n'y a pas d'opération. »

C'était pour lui une immense déception. Il se cloîtra dans son bureau, comme il en avait l'habitude en de telles circonstances, et se concentra comme jadis sur ses chers microbes.

« Il me reste encore un espoir, murmura Hilda au chevet de notre patiente alors que son état empirait encore. S'il se produit certain événement, alors je pense que nous pouvons la sauver.

— Quel événement ? » demandai-je.

Elle secoua la tête d'un air hésitant. « Vous devrez prendre votre mal en patience. S'il se produit, je vous en aviserai. Sinon, qu'il rejoigne les limbes des vaines inspirations. »

Le lendemain matin, cependant, elle m'aborda avec un sourire radieux, un journal à la main. « Enfin, *c'est* arrivé ! se réjouit-elle. Nous allons sauver cette pauvre Isabel — je veux parler du Numéro 14 ; la voie est libre, Dr Cumberlandge. »

Je la suivis sans comprendre au chevet de la malade, incapable de deviner où elle voulait en venir. Elle s'agenouilla tout près d'elle. La jeune fille avait les yeux clos ; je lui palpai la joue : elle avait une forte fièvre. « Température ? demandai-je.

— Cent trois degrés Fahrenheit⁸. »

Je secouai la tête. Tous les symptômes d'une rechute fatale. Je ne voyais pas quel as Hilda allait sortir de sa manche. Mais j'attendis la suite des événements.

Elle murmura à l'oreille de la jeune fille : « Le navire d'Arthur est en vue du cap Lizard. »

La patiente ouvrit lentement les yeux et son regard alla de droite à gauche, comme si elle ne comprenait pas.

« Trop tard ! m'écriai-je. Trop tard ! Elle délire — elle ne nous entend plus ! »

Hilda répéta ce qu'elle venait de dire, avec insistance cette fois. « Vous entendez, ma chère ? Le navire d'Arthur... est en vue... le navire d'Arthur... en vue du cap Lizard. »

La jeune fille remua les lèvres. « Arthur ! Arthur !... Le navire d'Arthur ! » Un profond soupir. Ses mains se crispèrent. « Il arrive ? » Hilda acquiesça en souriant, retenant son souffle.

« Il vient d'entrer dans la Manche. Il sera ce soir à Southampton. Arthur... à Southampton. C'est écrit là, dans le journal. Je lui ai télégraphié pour qu'il se dépêche de venir vous voir. »

Elle lutta une seconde. Un sourire fugitif illumina son visage marqué. Puis elle retomba sur son oreiller avec lassitude.

Je crus que tout était fini. Elle avait les yeux clos. Mais, dix minutes plus tard, elle rouvrit les paupières. « Arthur arrive, murmura-t-elle. Arthur... arrive.

⁸ Soit 39,5 °C.

— Oui, ma chère. Dormez maintenant. Il arrive. »

Durant le reste de la journée et la nuit qui suivit, elle ne cessa de s'agiter ; néanmoins, son pouls s'améliora sensiblement. Le lendemain matin, elle allait un peu mieux. Sa température avait diminué : 101,3 °F à présent. À dix heures, Hilda fit son apparition, rayonnante.

« Eh bien ! Isabelle, ma chère », dit-elle en se penchant pour lui caresser la joue (le règlement de l'hôpital nous interdit d'embrasser les patients). « Arthur est arrivé. Il est ici... au rez-de-chaussée... je viens de le voir.

— De le voir ! répéta la jeune fille dans un hoquet.

— Oui. Je lui ai même parlé. Quel beau jeune homme ! Son visage respire la bonté et la franchise. Il lui tarde de vous voir rétablie. Cette fois-ci, affirme-t-il, il est rentré dans le but de vous épouser. »

Les pâles lèvres frémissèrent. « Jamais il ne m'épousera !

— Bien sûr que si — à condition que vous mangiez cette gelée. Regardez : il a rédigé ces mots sous mes yeux : “Tout mon amour à mon Isa !” Si vous êtes sage et si vous dormez bien, il viendra vous voir... demain. »

La jeune fille ouvrit la bouche et engloutit la gelée. Elle en mangea autant qu'il était souhaitable. Trois minutes plus tard, sa tête retombait sur l'oreiller, comme celle d'une enfant, et elle dormait paisiblement.

Je montai voir Sebastian dans son bureau, tout excité par la nouvelle. Il s'affairait parmi ses bacilles. C'étaient ses animaux familiers, son passe-temps. « Eh bien, que dites-vous de cela, professeur ? m'écriai-je. La patiente de l'Infirmière Wade... »

Il m'adressa un regard distrait et son front se plissa. « Oui, oui ; je sais, me coupa-t-il. Le Numéro 14. Cela fait longtemps que j'ai tiré un trait sur son cas. Elle a cessé de m'intéresser... Morte, bien entendu ! C'était la seule issue possible. »

Je partis d'un petit rire triomphal. « Non, monsieur ; elle est bien vivante. Et en voie de guérison ! Elle a retrouvé un sommeil normal ; et son souffle est des plus régulier. »

Il fit pivoter son fauteuil, se détournant de ses germes pour me fixer de ses yeux pénétrants. « En voie de guérison ? répéta-t-il. Impossible ! Un léger mieux, vous voulez dire. Et provisoire, qui plus est. Je connais mon métier. Elle doit mourir ce soir, je vous dis.

— Pardonnez-moi d'insister, répondis-je ; mais sa température est descendue à quatre-vingt-dix-neuf et des poussières. »

D'un geste agacé, il repoussa le verre de montre où il observait ses bacilles. « Quatre-vingt-dix-neuf ! s'exclama-t-il en fronçant les sourcils. Cumberledge, c'est une honte ! Un cas des plus décevant ! Un patient des plus provocant !

— Mais enfin, monsieur...

— Silence, mon garçon ! Inutile de vous excuser pour elle. Une telle conduite est impardonnable. Elle aurait *dû* mourir. C'était son devoir. J'avais *dit* qu'elle mourrait, et jamais elle n'aurait dû oser contredire la faculté. Sa guérison est une insulte à la science médicale. Que fait donc le personnel ? L'Infirmière Wade aurait dû intervenir.

— Mais quand même, monsieur », dis-je, tentant de faire appel à ses sentiments, « pensez à l'anesthésique ! C'est un triomphe pour la léthydyne ! Ce cas montre à l'évidence qu'on a tout intérêt à l'utiliser sur certaines constitutions et dans certaines conditions. »

Il claqua des doigts. « La léthydyne ! peuh ! J'ai perdu tout intérêt pour ce produit. Il est impraticable ! Il ne convient pas à l'espèce humaine.

— Pourquoi donc ? Le Numéro 14 prouve... »

Il me fit taire d'un brusque geste de la main ; puis il se leva pour faire les cent pas dans son bureau, visiblement furieux. Au bout d'un temps, il reprit la parole. « Le point faible de la léthydyne est le suivant : personne ne peut dire quand on peut l'utiliser sans risque — personne hormis l'Infirmière Wade. Et cela, ce n'est pas scientifique ! »

Pour la première fois de ma vie, je compris vaguement que je devais me méfier de Sebastian. Hilda Wade avait raison : c'était un homme cruel. Mais jamais je n'avais observé sa cruauté par moi-même — car sa dévotion à la science m'y avait rendu aveugle.